



*Sonnets*

MICHEL-ANGE

*Sonnets*

Traduit de l'italien par  
GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

Dessins de  
MICHEL-ANGE

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

## PRÉFACE

ON ne traduit pas la poésie sans lui être, malgré soi, infidèle. Aussi bien faut-il accepter à l'avance de porter sur le front la marque de cette infidélité. Les uns la portent avec vaillance. Mieux vaut la modestie et ne pas trop attirer l'attention sur soi et sur l'exploit qui consiste à imiter l'inimitable.

Il est impossible à un chanteur qui interprète en français un air écrit sur des paroles allemandes, de restituer dans leur totalité les charmes originels de la musique qu'il chante. De même le poète qui tente de faire passer non seulement le sens des mots mais leurs jeux intimes, permis ou défendus, d'une langue dans une autre, où les mots équivalents ont un sens légèrement différent, et où les jeux intimes des sons et des analogies ont des correspondances différentes elles aussi, ce poète-là, dis-je, doit inscrire au-dessus de sa porte la phrase connue : Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. Les trente-deux sonnets de Michel-Ange dont nous présentons la traduction ont été écrits dans une langue plus souple que le français, et qui peut se permettre des élisions et des contractions qui nous sont interdites. D'ailleurs on sait que ce génie en tous les arts, doué d'une extrême puissance, éprouvait une certaine difficulté à faire entrer ses idées dans le moule de la forme poétique ; il se battait à grands coups avec les mots, et avec la métrique. Mais il restait vainqueur. Ce n'était pas sans que les coups portés laissassent dans le langage des traces visibles, par des écarts, des rapprochements, des ellipses et parfois même des artifices que le génie seul peut prendre sur soi de faire passer pour métal précieux. Mais précieux, il l'était souvent, se plaisant au plaisir de l'art, et sans doute, ce jour-là, devait-il avoir aux lèvres le sourire équivoque qu'a tout artiste qui recule de quelques pas pour mieux juger son œuvre, à la fois modeste, lassé, et satisfait.

L'œuvre poétique de Michel-Ange est pour ainsi dire toute entière consacrée à l'amour, à l'amour des êtres humains et à l'amour de Dieu, supervisé par l'amour de la beauté. Cela compose tout

La présente traduction a paru pour la première fois en 1961 au Club français du Livre à Paris. Elle constitue un choix parmi les poèmes rassemblés dans un volume intitulé *Rime*, paru en 1960 aux éditions Laterza à Bari.

En couverture : Michel-Ange, *La Résurrection du Christ*, vers 1536-1538. Sanguine. Paris, Musée du Louvre. © Bridgeman Images.

© Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.

un drame qui suit son cours et va vers son dénouement habituel. La lutte de cet amour païen et de cet amour chrétien, lutte où intervient, invisible et présente, l'image de la ville maudite suivant les Écritures, ne pouvait point se terminer en cette âme et ce corps tourmentés autrement que par la victoire de la pureté. Pureté qui n'a cessé d'être l'objet de toutes les aspirations, derrière les dérèglements qui se vêtaient des apparences de la beauté pour donner le change aux autres et au poète lui-même.

Des trente-deux sonnets qui figurent ici, quelques-uns ont été écrits en l'honneur de femmes, dont Vittoria Colonna. En l'honneur de Tommaso Cavalieri, un des amis chers. En l'honneur de la nuit et de l'amour, qui font valoir leur ambivalence, enfin en l'honneur de Dieu et du Christ. Pourtant au passage on en trouvera qui se rapportent à Dante, à Georges Vasari, au Pape, et quelques autres.

Le domaine habituel de Michel-Ange est celui de l'immensité et de l'infinitude, et cependant il est assez fermé. Cela se voit dans son univers pictural. Mais dans ses œuvres poétiques il n'est pas sans avoir conscience que le langage est, par ses correspondances sonores et ses prolongements expressifs, matériau plus riche et plus noble que le plastique (il le dit lui-même dans un sonnet adressé à Vasari). Enfin il n'est pas sans savoir non plus que la parole permet seule le mensonge et la dissimulation et surtout le travestissement. Ce qu'il dit en ses poèmes, ou du moins ce qu'il éprouve le besoin de faire comprendre sans avoir à le dire, c'est-à-dire en le travestissant, cela ne pourrait se réussir avec des images destinées à l'œil, instrument de la connaissance le plus précis et le plus réaliste, chargé d'un tel pouvoir que lorsqu'on parle de la Création, il est impossible de la concevoir autrement que par l'intermédiaire de formes et de couleurs. Et si les formes deviennent des symboles dès leur naissance, l'œil n'est pas métaphysique.

Peut-on dire que Michel-Ange, dans ses poèmes, se hausse jusqu'à la métaphysique? Cela n'irait pas avec son temps. Il se borne à transcender tout ce qui est de ce monde pour meubler l'appareil de l'autre monde. Nous n'avons pas besoin d'insister

outre mesure sur ce qui, au plus haut point, l'attachait ici-bas, de façon très précise.

Les poèmes de cet homme hors série à qui son génie permit de survoler l'Histoire et de parvenir jusqu'à nous, ont été fort prisés alors qu'il était vivant. Mais ils n'ont pas été édités dans leur totalité. Et lorsqu'il mourut, ils subirent quelques vicissitudes. Son petit-neveu, Michel-Ange le jeune, se mit en tête de réunir toutes ses œuvres littéraires, et afin de les rendre plus aptes à satisfaire le goût commun (c'est un travers qui est de tous les temps), il les revit et les corrigea, les mettant à la portée du vulgaire, écourtant et rognant, ajoutant ici, atténuant là ce qui était trop vif et jetant sur ce qu'il jugeait obscur une lumière de son cru. Cet œuvre complet, ainsi recomposé, fut édité à Florence en 1623.

Il fallut plus de deux siècles pour qu'un critique italien, puis surtout un éminent critique allemand pussent retrouver les documents authentiques, en remontant aux sources. Ce sont maintenant les textes originaux qui servent aux traductions des poèmes et même des lettres de Michel-Ange.

Nous voici donc revenus aux difficultés que rencontre tout traducteur de poésie. Pour notre part nous n'avons pas tenté autre chose que de conserver à ces textes un souffle poétique qui ne trahisse pas la pensée du puissant poète, lequel s'en prenait aux mots comme s'il était agi d'un marbre à tailler de son rude marteau, ainsi qu'il aime à le dire. Bien entendu dans ce souffle poétique est compris ce qu'il entraîne avec lui en traversant le domaine des mots, ces sons, avec leurs rappels et leurs échos, leurs contrastes. Mais bien entendu aussi nous avons négligé l'emploi de la rime systématique, ne saisissant l'assonance que lorsqu'elle se présentait naturellement : la systématisation de la rime, comme d'ailleurs celle de la régularité métrique présentant trop de dangers dans la transposition d'une langue dans une autre, et risquant de compromettre l'efficacité originale. D'autre part nous n'avons pas voulu non plus tenter d'éclairer ce que Michel-Ange, dans sa préciosité,

laisse obscur. Songeons que l'essentiel de la poésie tient ses racines entre la lumière et l'ombre.

Enfin répétons qu'il sied au traducteur de ne pas visiblement se faire valoir. On pourrait certes prétendre qu'on est plus fidèle à un poète italien, turc ou berbère, en imaginant à sa propre façon l'œuvre qu'il aurait créée s'il l'avait écrite directement en français. L'opinion peut se défendre, mais nous pensons qu'elle est surtout destinée à faire admirer le talent du fidèle infidèle dans le domaine de l'infidélité. Restons modeste, et dans la trahison si trahison il doit y avoir, ne recherchons pas le luxe.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES



## La Ghirlanda

Quanto si gode, lieta e ben contesta  
Di fior, sopra crin d'or d'una, grillanda,  
Che l'altro innanzi l'uno all'altro manda,  
Come ch'il primo sia a baciare la testa!

Contenta è tutto il giorno quella vesta  
Che serra 'l petto e poi par che si spanda,  
E quel c'oro filato si domanda  
Le guancie e 'l collo di toccar non resta.

Ma più lieto quel nastro par che goda,  
Dorato in punta, con si fatte tempre,  
Che preme e tocca il petto, che gli allaccia.

E la schietta cintura, che s'annoda,  
Mi par dir seco: qui vo' stringer sempre.  
Or che farebon dunche le mie braccia!

## La Guirlande

Sur la chevelure d'or d'une que je sais,  
qu'elle se réjouit, la gaie guirlande tressée de fleurs,  
l'une pressant l'autre comme si chacune  
devait être la première à lui baiser la tête!

Heureuse est durant tout le jour cette robe  
qui étreint sa poitrine et puis semble s'épandre,  
aussi cet or filé dont la furtive caresse  
de frôler sa joue et son col jamais ne cesse.

Mais plus gai encore ce ruban à pointe d'or  
qui trouve sa tendre réjouissance  
à toucher et presser ce sein qu'il enlace.

Et la ceinture qui simplement se noue  
paraît dire à part soi: Je veux ici serrer toujours.  
– Ah, que serait donc alors l'étreinte de mes bras!

A Giovanni, a quel propio da Pistoia

I' ho già fatto un gozzo in questo stento,  
Come fa l'acqua a' gatti in Lombardia  
Ovver d' altro paese che si sia,  
Ch' a forza 'l ventre appicca sotto 'l mento.

La barba al cielo e la memoria sento  
In sullo scrigno e 'l petto fo d' arpia,  
E 'l pennel sopra 'l viso tuttavia  
Mel fa gocciando un ricco pavimento.

E' lombi entrati mi son nella peccia,  
E fo del cul per contrapeso groppa,  
E passi senza gli occhi muovo invano.

Dinanzi mi s'allunga la corteccia  
E per piegarsi addietro si raggroppa,  
E tendomi com' arco soriano.

Però fallace e strano  
Sorge il iudizio che la mente porta,  
Che mal si tra' per cerbottana torta.

La mia pittura morta  
Difendi orma', Giovanni, e 'l mio onore,  
Non sendo in loco bon nè io pittore.

À Jean de Pistoïa

À peiner ainsi me voilà avec un goître,  
comme l'eau fait au chat en Lombardie,  
ou en tel autre pays qu'on voudra,  
si bien que le ventre me pointe au menton!

Ma barbe va au ciel et ma nuque, je le sens,  
me tombe sur la bosse, et d'une harpie j'ai le thorax;  
quant au pinceau qui sans cesse dégouline,  
il me fait riche pavage sur la face.

Les lombes me sont entrés dans la panse,  
par contrepoids je fais de mon cul un cap,  
et j'agite en vain les pieds sans les voir.

Par devant s'allonge mon écorce  
qui, se plissant, par derrière se ratatine,  
me voilà tendu comme un arc en Sorie.

En un mot, fallacieux, biscornus  
surgissent les jugements que mon esprit porte.  
Eh, quoi! vise mal qui use de sarbacane torse!

Ma mortelle peinture, ô Jean,  
défends-la donc avec mon honneur,  
car ils sont mal lotis, et moi aussi, le peintre!



